

« Reality », des chiffres et un être

Elle s'appelait Janina. Elle est morte un jour de l'an 2000, à Cracovie, d'une crise cardiaque. Une femme ordinaire. Elle est l'« héroïne » de *Reality*, l'excellent spectacle que les Italiens Daria Deflorian et Antonio Tagliarini présentent au Théâtre de la Colline, après le tout aussi excellent *Ce ne andiamo per non darvi altre preoccupazioni* (*Nous partons pour ne pas vous donner plus de soucis*), qui mettait au centre de la scène quatre retraitées grecques décidant de quitter la scène, justement, de disparaître, de mourir pour ne plus peser sur les vivants.

Si l'on écrit « héroïne » avec des guillemets, c'est que tout est là-dedans, dans le projet théâtral des deux acteurs-metteurs en scène italiens. Janina, telle que son histoire a été racontée par Mariusz Szczygiel, un des chefs de file du « reportage littéraire » polonais (et que l'on peut retrouver dans *La vie est un reportage. Anthologie du reportage littéraire polonais*, aux Editions Noir sur blanc), était une femme qui semblait avoir poussé l'ordinaire jusqu'à un point extraordinaire.

Menus faits de la vie

Un jour de 1943, alors que son mari vient d'être arrêté par la Gestapo et qu'il va être déporté à Auschwitz, elle ouvre un cahier, dans lequel elle note : « *Aujourd'hui, je commence à écrire un carnet et je veux le faire tous les jours et pour toute ma vie, je veux décrire seulement la réalité, seulement et uniquement les faits.* » Les « faits » sont ceux de l'infraordinaire. Jamais Janina n'écrira l'arrestation de son mari, son retour, elle n'écrira rien non plus quand il la quittera, un jour de 1957.

En revanche, elle va consigner et numéroter minutieusement les menus faits de sa vie pendant plus de cinquante ans, et selon des catégories bien précises. Combien d'appels téléphoniques elle a reçus, et de qui (381 966). Combien de personnes elle a rencontrées dans la rue et saluées (23 397). Combien de rendez-vous elle a pris (1 922). Combien de cadeaux elle a faits, de quelle nature, et à qui (5 817). Combien de fois elle a joué aux dominos (19). Combien de fois elle est allée au théâtre (110). Combien de livres elle a lus (3 517). Combien d'émissions de télévision elle a regardées (70 042), etc., etc., etc. A sa mort, sa fille, qui ignorait tout de cette activité, découvre, stupéfaite, 748 carnets.

Art brut

Quels abîmes y a-t-il au fond de cette envie compulsive de se faire la comptable de sa propre vie ? La démarche de Janina Turek évoque les notations de Georges Perec et les travaux ludiques de Sophie Calle, elle se rapproche du nombre d'œuvres de l'art brut. Mais Janina n'a vraisemblablement jamais osé se parler d'art, et c'est ce qui touche tant dans son personnage qui, à un moment, consigne cette interrogation : « *... Je vis ou je feins de vivre ? Toutes ces notes, toutes ces statistiques, n'est-ce pas une façon de m'illusionner ? Si j'arrêtais d'écrire, je devrais retourner à moi-même.* »

Et c'est sans doute ce qui a touché Daria Deflorian et Antonio Tagliarini, qui s'emparent de cette histoire avec une fraîcheur, une délicatesse, une manière de jouer avec le théâtre évoquant le travail du tgSTAN. Pas question ici d'« incarner » Janina. Chacun d'eux entre et sort du personnage, sur le plateau de la petite salle de La Colline où ils n'ont besoin que de quelques éléments de décor pour faire exister leur spectacle, qui se termine sur l'histoire de ce théâtre balinaï regardé par les spectateurs à travers un écran de tulle.

Qu'est-ce que la réalité ? Comment la percevons-nous, lui donnons-nous une forme ? Ce n'est pas un hasard si *Reality* est programmé à La Colline en même temps que *Les Géants de la montagne*, de Luigi Pirandello, mis en scène par Stéphane Braunschweig. On peut d'ailleurs voir les deux pièces dans la foulée le même soir, ce qui est une bonne idée, tant le théâtre de Daria Deflorian et d'Antonio Tagliarini semble être un prolongement contemporain de celui du grand dramaturge sicilien.

LES TROIS COUPS

SON QUOTIDIEN EST LE NOTRE

Par Alicia Dorey - Les Trois Coups

Avec une incroyable justesse, Daria Deflorian et Antonio Tagliarini nous plongent dans l'intimité discrète d'une parfaite inconnue.

Une vie ordinaire condensée en 728 carnets. L'exercice prête à rire. C'est néanmoins celui auquel s'est astreinte Janina Turek, qui pendant plus de cinquante ans a catalogué chacune des petites actions de son quotidien. Combien de visites, de déjeuners, d'émissions télé et de rencontres au parc ponctuent notre existence sans que l'on ne s'en préoccupe ? À écouter leur énumération, on croirait entendre le nombre de victimes d'un conflit sanglant. 38 196. 23 397. 5 817. Et pourtant ce ne sont que de petits instants, morts car oubliés de tous, dont la minutieuse compilation nous fait réaliser la vacuité de notre routine quotidienne. On en laisserait presque de côté les souvenirs les plus marquants, rendus presque insignifiants, tels que le premier matin où « il » n'est pas rentré. Parce que c'est également une absence, celle de son mari, que Janina a voulu combler. Ces données nous permettent de pénétrer dans l'intimité profonde d'une femme aussi unique que banale, lancée dans une vaste entreprise de collecte, qui n'est pas sans rappeler celle de Georges Perec dans *Je me souviens*. C'est avec une émotion d'archéologue que l'on se délecte de chacun des microévénements qui ont ponctué sa vie et de cette existence faite d'un amas de petits riens.

Comment tirer de cela le sujet d'une pièce de théâtre ? Daria Deflorian et Antonio Tagliarini, que l'on avait déjà vus il y a peu dans le sublime *Ce ne andiamo per non altre preoccupazioni* (« Nous partons pour ne plus vous donner de soucis »), prennent ici le parti de s'intéresser à ce que l'on ne sait pas de Janina Turek, et c'est autour de cette béance que la représentation se structure. En à peine une heure, l'ensemble compact de chiffres s'ouvre progressivement sur le vide. Tout au long du spectacle, on est partagé entre la pitié et l'attendrissement, entre la compassion et la gêne. Son quotidien est le nôtre, car nous sommes comme elle les auteurs amnésiques de ces actions effectuées chaque jour par nécessité.

Lettres à soi

Malgré les 3 000 lettres écrites et expédiées à elle-même de 1957 à 2000, le mystère qui entoure cette femme continue doucement à planer au-dessus de nos têtes. Le plateau devient le lieu de reconstitution des derniers instants de Janina, frappée par une crise cardiaque en pleine rue, un matin d'hiver. À voir les deux personnages tenter vainement de « faire comme si » ils tombaient à terre, on est irrésistiblement pris d'une envie d'éclater de rire. Daria Deflorian et Antonio Tagliarini sont comme toujours incroyablement justes et touchants. Leur flot de paroles est si fluide qu'on en oublierait presque de lire les surtitres, sans même savoir parler un traître mot d'italien. Rien dans ce spectacle n'est laissé au hasard, et cette scène de chute forcée nous rappelle très intelligemment que le théâtre échoue à être une copie conforme de la réalité, et que c'est dans cet échec que réside toute sa beauté.

Alicia Dorey